

Monsieur le président, Madame la directrice, mes chers collègues, Mesdames, Messieurs,

C'est avec émotion, et un sentiment solennel que me voilà ici devant vous, dans les nouveaux locaux de l'ESIT, pour parler de Danica Seleskovitch, celle qui en 1957 a été à l'origine de cette École telle que nous la connaissons aujourd'hui, qui en a été l'âme pendant presque un demi-siècle et qui a fait rayonner la renommée de l'École à travers le monde. Et bien au-delà de sa mort il y a vingt ans, puisque nous sommes encore ici aujourd'hui, pour célébrer le centenaire de sa naissance, et pour décerner, en son nom, le Prix Danica Seleskovitch à Barbara Moser-Mercer.

Nicole, Danica Seleskovitch est née à Paris le 6 janvier 1921, d'une mère française, Juliette Callens, originaire de Lille, et d'un père yougoslave, Momcilo Seleskovitch, un jeune intellectuel venu en France après la première guerre mondiale préparer sa thèse de philosophie à la Sorbonne. Mais ne trouvant pas de poste en France malgré son doctorat, il est contraint de retourner dans son pays avec son épouse, leur fils Zoran, né en 1920 et la petite Danica, âgée à peine de quelques mois. La jeune Juliette ne s'habitue pas à Belgrade et après quelques années, elle retourne à Paris avec ses enfants. En 1926, cependant, elle décède brusquement et les enfants sont alors pris en charge par leur grand-mère, leur chère Baba. Veuve de guerre, les moyens de Mme Callens sont limités ; la vie étant moins chère en province, elle s'installe à Nice avec ses petits-enfants. C'est là que Danica vivra jusqu'à ses dix ans et y fréquente l'école primaire.

Entre temps, son père s'est remarié, sa seconde femme est elle aussi Française, il habite désormais à Berlin, où il enseigne à l'université Kaiser Wilhelm. Avec une femme à la maison, il peut enfin faire venir ses enfants auprès de lui. Ainsi, à la rentrée de 1931, Danica entame sa scolarité secondaire dans une école de jeunes filles à Berlin. Elle ne connaît alors pas un traitre mot d'allemand, mais à la fin de la décennie, lorsqu'elle passe l'*Abitur*, le bac allemand, elle en a une parfaite maîtrise et le parle comme une vraie Berlinoise.

Nous sommes alors en 1939, à la veille de la guerre et Momcilo Seleskovitch quitte l'Allemagne pour se replier à Belgrade avec sa famille. À son arrivée, Danica passe le bac yougoslave, son idée étant de commencer des études de médecine. Mais la Yougoslavie subit bientôt l'invasion de l'armée allemande, l'occupant ferme les universités et c'en est fait des études de Danica. Elle passe toute la guerre en famille à Belgrade, où évidemment elle parle serbe. Ces années sont dures pour les Seleskovitch, comme pour toute la population yougoslave.

Tout en étant résolument Française, Danica gardera une tendresse et un attachement particulier pour son père, de même que pour la patrie, la langue et la culture de sa famille paternelle.

En 1945, à la fin de la guerre, alors que Tito installe la dictature communiste en Yougoslavie, le gouvernement français met en place un programme de rapatriement pour des jeunes Français bloqués là-bas, leur permettant ainsi de poursuivre leurs études en France en leur octroyant une bourse. Danica est du lot, et à son arrivée à Paris, elle s'inscrit à la Sorbonne. Elle prépare deux licences, d'allemand et d'anglais.

En 1949, ses deux licences en poche, elle aurait aimé poursuivre ses études et aller jusqu'à l'agrégation, mais la bourse est finie, et son père malade, resté à Belgrade, n'a pas les moyens de financer les études de sa fille. Il faut songer à travailler.

Danica découvre alors une formation courte en interprétation de conférence auprès de l'École des Hautes études commerciales, HEC, qui ne dure qu'un an. Elle s'y inscrit, et au printemps 1950, elle obtient son diplôme. C'est à point nommé, car entre temps, dans le cadre du Plan Marshall, les États-Unis ont organisé des Missions de Productivité, invitant des Européens de divers horizons à venir découvrir les secrets de la productivité américaine ; pour cela, il faut des interprètes et Danica est embauchée pour accompagner ces groupes de Français. En juin 1950 elle s'embarque pour Washington, accompagnée de Baba, sa grand-mère. Son père vient de mourir, plus rien ne la retient en France. Elle quitte l'Europe pour de bon et pense faire sa vie aux États-Unis.

Mais en 1953, au grand dam de Danica, son visa n'est pas renouvelé. Les autorités américaines ne lui donnent pas d'explication de leur décision, mais on peut s'imaginer qu'en pleine guerre froide, le fait d'avoir vécu dans un pays communiste n'y est sans doute pas étranger...Danica, avec Baba, retourne en France, à contrecœur.

Cependant, en Europe, une nouvelle carrière l'attend : à Luxembourg, la Communauté européenne du charbon et de l'acier, la CECA récemment fondée, cherche des interprètes sachant l'allemand. Danica est recrutée et s'installe à Luxembourg pour trois ans ; mais dès 1956, elle revient en France, cette fois-ci, pour ne plus en repartir.

De retour à Paris, Danica poursuit sa carrière d'interprète en freelance. Elle s'intéresse aux activités de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence, l'AIIC, et y occupera les postes de Trésorier (1959 – 1960), puis de Secrétaire exécutif (1960 – 1963).

En 1957, à côté des activités de l'AIIIC, Danica se découvre une nouvelle passion : l'enseignement. Un Institut des Hautes Études d'Interprétariat, installé dans les locaux de la Sorbonne mais sans appartenir à l'Université, avait été créé au début des années 50 par un professeur de lettres, Georges Matoré. C'était plutôt une école de langues qui n'avait pas grand-chose à voir avec l'interprétation. Quelques interprètes y enseignaient déjà, et un collègue y entraîne Danica ; l'institut est alors dirigé par un autre professeur de lettres, Maurice Gravier, avec qui elle s'entend à merveille et qui deviendra son directeur de thèse vingt-cinq ans plus tard. Sous sa responsabilité, Danica réorganise la formation et les conditions d'admission. Elle remercie les professeurs de langue, désormais, seuls des professionnels de l'interprétation y enseigneront, et c'est ainsi que cet institut devient l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, l'ESIT. Elle ancrera l'École à l'université, et après son doctorat en traductologie en 1973, elle y ajoute une unité de recherche.

L'ESIT, la formation d'interprètes et de traducteurs, la recherche en traductologie, voilà ce qui passionnera Danica Seleskovitch jusqu'à sa mort. Ses articles, livres et publications diverses feront rayonner sa réputation bien au-delà de la France et elle sera invitée à venir enseigner dans de nombreuses universités en Europe et Outre-Atlantique. Vous en entendrez parler tout au long de cette commémoration.

J'en arrive à la fin de mon évocation de Danica, mais mon récit ne serait pas complet si je ne mentionnais pas sa personnalité hors du commun et son intelligence lumineuse. D'autres qualificatifs qui viennent spontanément à l'esprit sont son caractère entier et passionné et son non-conformisme. Elle était aussi un brin orgueilleuse et elle n'avait pas froid aux yeux. Danica Seleskovitch était une battante, elle était courageuse, généreuse, fidèle en amitié, avec un sens prononcé de la justice et de l'équité. Tous ceux qui l'ont connue et qui ont eu la chance de faire un bout de chemin en sa compagnie partagent avec moi, j'en suis sûre, ce sentiment d'un grand vide laissé par cette femme charismatique et chaleureuse lorsqu'elle nous quitte le 17 juin 2001, il y a bientôt 21 ans.

Et pour terminer sur une note plus gaie, une anecdote qui illustre mieux que mes paroles le caractère de Danica : à l'aube de l'ère numérique, lors d'une réunion sur le rôle futur des ordinateurs, un informaticien s'adresse ainsi à Danica : « Vous êtes bien consciente, Mademoiselle, qu'un jour, vous serez remplacée par l'ordinateur ? » La réponse de Danica fuse : « Vous peut-être. Pas moi. »

Je vous remercie de votre attention.

Anne-Marie Widlund-Fantini, Paris, le 12 mars 2022